

# INFOR'IDée

le bulletin de liaison des membres effectifs du Réseau IDée - N°3/2021



POINT  
DE VUE

## Etre ou ne pas être le nombril du monde

Les rois du monde, les maîtres de l'univers, les dresseuses, les dompteurs, les conquérant-es... Nous ne manquons pas de mots pour signifier notre toute-puissance. Il y a nous, et puis le reste. Nous nous roulons, nous nous lovons, nous nous jetons corps et âme dans l'anthropocentrisme. Ça rassure. Mais ça fissure.

**C'**est un groupe d'enfants qui jouent à « 1,2,3 piano ! ». Sous la houlette de l'animateur, le jeu est revisité. Il faut approcher en étant un chevreuil, un lapin, un loup, etc. Entre concentration, positions improbables et chutes, les rires fusent. Et infuse, l'air de rien, une attitude pivot : se décentrer. « *On part de l'observation - de traces de chevreuil, par exemple - que l'on restimule dans le jeu. Une empreinte c'est un élément assez intellectuel, conceptuel pour un jeune enfant. Avec ce jeu, on passe par le corporel. Comment on fait cette trace ? Comment on se déplace pour la faire ainsi ? On rentre dans la biologie de l'animal et dans sa façon de vivre, sans s'en rendre compte* », pointe Gilles Pirard, le coordinateur Formations d'Education-Environnement (CRIE de Liège). Et on oublie, quelques minutes, qu'on est un petit d'humain pour vivre chevreuil, lapin ou loup.

Pour les adolescent-es et les adultes, les jeux d'écriture sont un bon point de départ pour s'extraire de son point de vue. La journée « Découverte de la géologie » se termine ainsi par un atelier d'écriture où chacun-e écrit en « je » en se glissant dans le vécu d'un élément observé (un caillou, un méandre de rivière, etc.). A d'autres occasions, c'est le « dialogue d'arbres » qui est proposé. Chaque participant-e écrit un petit texte où deux arbres se parlent. Cela conduit à changer de regard en tant qu'espèce et à changer d'échelle temporelle. Un arbre peut avoir existé avant la Belgique... L'exercice permet de prendre un peu de hauteur. Et de se plonger dans ce qu'est la vie des arbres, leurs joies, leurs peines d'aujourd'hui.

« Chez Education-Environnement, nous n'avons pas de formation spécifique pour sortir de l'anthropocentrisme, mais c'est en trame de fond de certaines activités. Il y a souvent au moins un moment dans les formations où cette approche est intégrée à l'activité, explique Gilles Pirard. Parallèlement, on voit une évolution de nos propositions. Il y a maintenant pas mal de formations en philosophie de l'environnement où ce genre de questions sont clairement abordées : on y questionne notre

### Côté membres

- |   |   |
|---|---|
| • Vanessa Rasquinet, notre nouvelle chargée de mission "fédération" | 4 |
| • Merci pour vos messages   | 4 |
| • Inondations dans les associations                                 | 4 |
| • Traverser les tempêtes du monde ensemble : pourquoi et comment ?  | 5 |

### Coin du juriste

- |   |   |
|---|---|
| • Réforme APE :<br>Entrée en vigueur au 1/01/2022 | 6 |
| • Télétravail structurel ou occasionnel           | 7 |

**INFOR'IDée** est le bulletin de liaison trimestriel des **membres effectifs** du Réseau IDée

### Édition et diffusion

Réseau IDée asbl - 266, rue Royale à 1210 Bruxelles -  
T. 02 286 95 70 - info@reseau-idee.be - www.reseau-idee.be  
N° d'entreprise : BE 0445.500.808 - RPM Bruxelles  
N° de compte : BE98 0012 1241 2393

place, notre rapport à la nature. On a créé les premières il y a quatre ans. Aujourd'hui, elles sont données annuellement, et même plusieurs fois par an pour les formations courtes. Cela permet d'outiller les animatrices et les animateurs sur ce sujet. »

### D'où nous vient cette vision anthropocentrique ?

C'est que la question de notre place d'humains dans ce monde creuse son sillon depuis quelques années. Enfin, elle a probablement toujours accompagné les êtres humains, mais elle se repose actuellement avec

Suite en page 2 ➔



une vive acuité, attisée par l'essor de l'écologie et par les différentes crises que nos sociétés connaissent. On prend conscience de notre conception anthropocentrique du monde, conception fondée sur une croyance, une représentation culturelle où l'être humain est considéré comme l'être le plus central de l'univers et où il définit tout le reste par rapport à cela.

D'où nous vient donc cette vision des choses ? Avec Anouck Barthelemy comme guide, elle qui assure des formations en philosophie de la nature pour Education-Environnement, nous pouvons voir émerger deux causes profondes. « *D'une part, la notion identitaire : qu'est-ce que l'être humain ? Qui suis-je ? Qu'est-ce qui me différencie du reste ? Tous ces questionnements qu'a l'humain sur sa place dans le reste du monde où il y a un nombre de forces qui le dépasse. D'autre part, il y a le besoin de sécurité dans un monde à la base hostile. Quand on remonte à l'époque où l'être humain était chasseur-cueilleur, il était animiste. Il personnifiait les éléments naturels pour apaiser la nature et lui demander d'être nourri, logé* », résume-t-elle.

Cette notion animiste a évolué pendant longtemps, mais un grand changement s'est opéré avec la sédentarisation. L'être humain se rend alors compte qu'il a un impact sur la nature, qu'il peut la domestiquer et avoir un contrôle sur ses besoins de subsistance. Après cette période, avec la pensée grecque (et surtout Aristote), l'humain en arrive à expliquer le monde par la raison, le logos. « *Aristote était philosophe, mais aussi naturaliste, rappelle Anouck Barthelemy. Il va propager l'idée de la "scala natura", l'échelle de la nature, une conception où tous les êtres peuvent être classés sur une échelle hiérarchique du plus simple au plus complexe. Et l'être humain est tout au-dessus. Après, c'est Dieu* », explique-t-elle. Cette vision est reprise par le christianisme. Descartes enfonce le clou du dualisme. C'est la raison qui compte avant tout, le corps n'étant qu'une machine. « *Avec les Lumières, Dieu est mis de côté. On vit dans un monde régi par des lois. Physiques, chimiques, mécaniques, etc. L'être humain est là et c'est lui qui a le pouvoir d'interpréter tout cela. Donc il s'extrait du monde dans lequel il vit. Et on en est toujours là, même si cela bouge en philosophie ces dernières années. On est dans une conception où l'humain est coupé du monde dans lequel il vit. Et avec notre approche consumériste et productiviste, tout ce qui nous entoure est perçu comme ressources* », éclaire la formatrice.

## Les différentes relations avec le monde

Voilà, pour le dire avec familiarité, comment on en est arrivé là. Derrière ce « on », il faut lire « les Occidentaux d'aujourd'hui ». Car d'autres groupes humains ont ou ont eu d'autres approches de leur relation avec le monde. L'anthropologue Philippe Descola a distingué quatre modes de relation entre l'être humain et le non-humain <sup>1</sup>.

### • L'animisme

L'être humain est tout le temps en dialogue avec le non-humain (pierres, océan, animaux, plantes...). S'il s'en différencie physiquement, la vision animiste considère que l'être humain ressemble à tout ce qui existe par son esprit. Et qu'il est capable d'entrer en communication avec l'esprit de l'arbre ou de la rivière, par exemple, et de négocier des choses. De là découle un ensemble de rituels. Même chez nous il y a des relents d'animisme, par exemple en donnant un nom à son animal de compagnie, en parlant avec lui.

### • Le totémisme

Un groupe ou un individu est lié à son totem, en général un animal ou un végétal. Lié au sens de parent, de lien de famille, parce qu'on serait composé du même « terreau ». L'assimilation se fait à la fois par l'esprit et par les attributs physiques. Il y a une sorte d'hybridation. Et on ne fait pas ce que l'on veut avec son élément totem (il est interdit de le cueillir, le chasser, le manger...). Cette pensée est notamment présente chez les Aborigènes d'Australie.

### • L'analogisme

Il y a une différence, et d'intériorité, et de physicalité entre humains et non-humains. Le monde est ainsi constitué d'une infinité d'individualités. La ressemblance, l'analogie permet d'introduire de l'ordre, de rendre compréhensible ce monde. C'est une approche qu'on trouve notamment en Inde, en Chine ancienne et en Europe jusqu'à la Renaissance. Par exemple, au Moyen Âge, on faisait une analogie entre le saule pleureur et une tête d'homme, car le saule a la propriété de soigner les maux de tête.

Suite en page 3 ➔

## Les naturalistes sont-ils moins anthropocentrés ?

**B**iologistes, guides nature, forestier-es, écogardes, océanologues, bref tout qui est en contact rapproché avec l'environnement baigne dans l'altérité, dans « la nature », la connaît (au moins une partie), la côtoie, la pratique. Cela fait évidemment de bonnes bases pour être pleinement conscient-e qu'autre chose que l'humain existe et que cet autre chose est d'une complexité inouïe.

Cela ne signifie pas pour autant qu'en étant guide nature ou biologiste on soit de facto exempt de tout anthropocentrisme. Nous baignons tellement dans cette vision du monde qu'il est difficile de s'en défaire ou même de prendre conscience d'à quel point elle oriente nos actes et pensées. Considérer que la nature a besoin d'être gérée, c'est déjà être anthropocentrique parce qu'en soi la nature n'a pas besoin de l'être humain. On est amené à la gérer le plus souvent parce qu'on a empiété sur ses plates-bandes, parce qu'on l'a surexploitée, dégradée, etc. Mais aussi parce qu'on se rassure en circonscrivant ses zones d'action, en ayant la mainmise sur elle, en la maîtrisant.

Et donc ce que l'on gère, c'est en fait les dégâts qu'on lui a occasionnés et notre peur d'elle. C'est nous que nous gérons. Cette gestion de l'environnement que nous sommes amenés à faire (sauver les pandas de l'extinction, la Grande Barrière de corail, les mangroves, la reproduction des batraciens...) peut charrier (mais pas nécessairement) une vision suprémaciste de l'être humain. Comme le souligne Baptiste Morizot, notamment dans *Raviver les braises du vivant*, « protéger la nature », c'est du paternalisme, du protectionnisme.

### Le risque de l'interventionnisme

Et cela peut aller (mais pas toujours) avec un fort interventionnisme. « *Laisser sa place à l'autre, au vivant, n'est pas une attitude systématique chez tous les naturalistes, observe Maëlle Dufrasne (Ecotopie). J'ai dans mes formations des animateurs sociaux qui sont parfois plus en phase avec l'environnement que certains naturalistes. Parce que leur conception du rapport au monde et aux autres laisse la place à une reconnaissance de l'autre, à une humilité et à un lâcher-prise. Un lâcher-prise qu'on peut avoir du mal à trouver chez certains naturalistes. Pour moi, c'est plus lié à la relation au groupe, à la façon de travailler le collectif [au sens large : pas uniquement le collectif humain, mais le collectif au sens d'écologie, NDLR]* », analyse-t-elle.

Être critique ne fait pas oublier que toutes ces personnes qui ont les deux pieds dans la nature ne vivent pas, elles et eux, hors-sol comme tant d'autres. Qu'elles s'intéressent à ce qui est extérieur et qu'elles développent une relation affective. En ayant conscience et connaissance des besoins des espèces. Et beaucoup essaient de bien faire.

C.B.





## • Le naturalisme

C'est la distinction que font nos sociétés occidentales entre nature et culture. Seules sociétés qui tracent cette frontière entre humain et nature. Il y a bien une similarité d'apparence, mais une différence radicale d'intériorité.

### La remise en cause

Cela fait 50 ans que cette vision naturaliste commence à être remise en cause. Grâce aux recherches sur l'ADN, les biologistes ont revu les classements en comprenant par la génétique quelle espèce est plus proche de telle autre. La représentation hiérarchique laisse place au buisson du vivant. Il n'y a ni pyramide d'Aristote, ni arbre de Darwin. Nous descendons tous du même ancêtre commun et l'être humain n'est pas au-dessus, mais c'est un être parmi les autres.

Autre levier important dans notre changement d'approche : l'essor de la pensée écologique a donné sa place, jusqu'au grand public, à la notion d'écosystème. On se rend compte que tout est interdépendant, que chaque être vit par les autres.

A quoi s'ajoute l'explosion des connaissances en matière de sciences cognitives chez les animaux et les plantes. On découvre que les uns et les autres ont une intelligence, qu'ils soient poulpe, blob ou arbre. « On projetait nos représentations anthropocentrées sur nos recherches scientifiques. En quittant cette posture, mais aussi en étudiant en milieu naturel plutôt qu'en laboratoire les animaux et les plantes, on assiste à une bienfaisante envolée des connaissances », souligne Anouck Barthelemy.

Nombre de penseuses et penseurs, ces dernières années, passent au crible notre mode de réflexion anthropocentrique : Bruno Latour, Philippe Descola, Isabelle Stengers, Vinciane Despret, Baptiste Morizot, pour ne citer que quelques francophones. Elles et ils mettent en relief cette artificielle conception d'un être humain détaché de la nature. « Cette idée d'environnement n'a guère de sens puisque vous ne pouvez jamais dessiner la limite qui distinguerait un organisme de ce qui l'entoure. Au sens propre, rien ne nous environne, tout conspire à notre respiration », écrit Bruno Latour (*Où suis-je ?*, p.23, 2021).

Cette dissociation - de l'être humain et de son environnement - couplée à cette idée qu'il est supérieur à tout est aussi l'un des phénomènes qui nous a amenés à la situation critique dans laquelle nous sommes aujourd'hui : bouleversements climatiques et déséquilibres des écosystèmes. « Ce qui est encourageant, relève néanmoins Anouck Barthelemy, c'est cette évolution scientifique, philosophique et culturelle. On se souvient qu'on vit avec d'autres vivants. On se rend compte qu'on doit créer un monde commun avec le non-humain. »

### Comment en sortir ?

Pour sortir de nos conceptions anthropocentriques, « il n'y a pas mille solutions, considère-t-elle. Il faut aller au contact du vivant, aller sur le terrain. Le rôle de l'éducation à l'environnement est clef. Il permet de faire naître cette sensation d'émerveillement, cette émotion par rapport à ce monde vivant, de développer une relation affective. Et il faut faire des ateliers pour se décentrer, des exercices où l'on donne la parole au non-vivant, où l'on imagine quels droits lui donner si on lui en donnait... »

C'est précisément ce que fait Maëlle Dufrasne dans ses formations chez Ecotopie. « Il y a deux types d'exercices de décentrement : de soi vers l'autre, où l'on travaille fort l'altérité et l'empathie ; et le décentrement dans l'idée d'écologies multiples. Comme petit exercice, il y a celui du cercle en propagation. On choisit un événement environnemental important pour soi, qui est raconté par soi, par un non-humain et par un humain du futur. Cela lance le travail sur le non-humain, et sur la perception qu'on peut avoir du monde. Un autre exercice, c'est de faire varier les tailles et les temporalités : comment on se déplacerait, comment on vivrait, dans quel territoire, etc., si on était ceci ou cela. J'essaie aussi de faire imaginer les besoins de l'animal auquel on pense pour veiller à sortir de la projection de soi dans l'animal. Quels sont ses besoins à lui ? On étudie la biologie de la tortue marine pour connaître ses besoins et donc on imagine sa perception du monde (liée à ses impératifs de reproduction, de migration, d'alimentation...) », détaille-t-elle.

Les demandes de plus en plus nombreuses pour cette thématique laissent penser qu'un chemin est en cours dans les esprits. « Il y a des francs qui tombent sur la position qu'on prend dans le monde. Et sur les possibilités de changement. Rien que prendre conscience de la

multiplicité des visions du monde est un premier pas. C'est ce qui permet, ensuite, le pas de côté, vers le décentrement de soi, et du reste du monde », explique Maëlle Dufrasne. Gilles Pirard (Éducation-Environnement) observe aussi une évolution du profil des participant·es. « Il y a 10 ou 15 ans, les gens venaient avec une approche naturaliste qui consistait à apprendre, retenir, emmagasiner de l'information. J'ai la sensation que beaucoup de participant·es aujourd'hui sont moins avides d'informations que de découvrir la magie de l'environnement, son évolution, ce qu'il a pu mettre en place. Ils le regardent avec émerveillement et humilité », rapporte-t-il.

### Ni exploiter, ni sacrifier

Sentir, ressentir, palper, vivre notre milieu, c'est ce que martèlent penseurs et penseuses, et hommes et femmes de terrain (l'un n'excluant pas l'autre). Pour clore (ou plus justement poursuivre) cette ébauche de réflexion sur notre anthropocentrisme, nous pouvons emboîter le pas au philosophe et écrivain Baptiste Morizot : « Plus qu'en appeler à l'amour de la Nature, ou agiter la crainte de l'Apocalypse, il me semble qu'une voie plus ajustée aux enjeux du temps revient à multiplier les approches, les pratiques, les discours, les oeuvres, les dispositifs, les expériences qui sont capables de nous faire sentir et vivre depuis le point de vue des interdépendances. Nous faire sentir et vivre comme vivant parmi les vivants, comme eux pris dans la trame, partageant des ascendances et des manières d'être vivant, un destin commun, et une vulnérabilité mutuelle. » (Manières d'être vivant, p.270, 2020). Pour sortir de nos conceptions dualistes (être humain/Nature ; exploitation/sacralisation, etc.), il suggère de s'installer dans le champ des égards. « Partout autour du monde, dans les cultures non dualistes, il y a exigence d'égards même envers ce que l'on tue et que l'on mange (donc ce ne sont pas des Personnes ou des fins en soi) ; même envers les environnement donateurs qu'on exploite, et surtout parce qu'on les exploite, il y a exigences d'égards. L'égard se localise discrètement entre moral et instrumental, c'est une position de réciprocité qui n'est pas un égalitarisme ni une sanctuarisation de l'autre. C'est là que tout se joue. » (p.285) Des égards qu'il qualifie d'« ajustés », et non pas justes car « ce juste n'existe pas, il s'agit de constamment recommencer l'effort pour que la relation reste juste, pour que l'accord reste juste comme dans un orchestre. »

Cécile BERTHAUD

<sup>1</sup> Par-delà nature et culture, Philippe Descola, Editions Gallimard, 2005.

Lire aussi « Relativiser notre conception de la nature », Symbioses n°91, été 2011 : <https://www.symbioses.be/pdf/91/dossier/Sy-91-8.pdf>

## Ressources

- A la vitesse des plantes, Gaëlle Jeanmart, Imagine, 2021 : <https://www.imagine-magazine.com/libre-acces/chronique/a-la-vitesse-des-plantes/>
- Vinciane Despret : « Habiter en oiseau » ; « Que diraient les animaux si on leur posait les bonnes questions ? »...
- « Où suis-je ? », de Bruno Latour
- Baptiste Morizot : « Sur la piste animale » ; « Manières d'être vivant » ; « Raviver les braises du vivant »...
- « Être un chêne », de Laurent Tillon
- « L'événement anthropocène », Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz
- Le documentaire inspiré dudit livre, « L'homme a mangé la Terre », de Jean-Robert Viallet
- Formation « Gestion de la nature et préservation de la biodiversité : quelles conceptions pour quelles pratiques ? » par Ecotopie en mars/avril 2022. <https://ecotopie.be/formation/gestion-de-la-nature-et-preservation-de-la-biodiversite-queles-conceptions-pour-queles-pratiques/>